

Bernard Chambaz : « Beaucoup d'observateurs se sont aperçus que la classe ouvrière existait encore »

L'Humanité, Jeudi 29 Octobre 2020

[Jérôme Skalski](#)

Dans *Une histoire vivante des ouvriers de 1900 à nos jours*, publié aux éditions du Seuil, l'écrivain nous entraîne dans un voyage où texte et images se répondent, à la découverte d'un siècle ouvrier qui se perpétue jusqu'à nous. **Entretien.**

À la suite de votre dernier roman *Un autre Eden*, dans lequel vous mettiez vos pas dans ceux de Jack London, vous publiez cet automne un livre sur la classe ouvrière. Pourquoi une histoire « vivante » ?

Bernard Chambaz Il y avait plusieurs possibilités pour le titre. J'aime bien ce terme de « vivante » parce que l'idée de fond, c'est à la fois la vie ouvrière et le fait que la classe ouvrière n'est pas morte, comme certains le prétendent. Ce qu'il n'y a pas dans le titre, malheureusement, mais c'était la quadrature du cercle ou l'équation non résolue, c'est de faire aussi entendre la part féminine de la classe ouvrière. Le choix s'est porté sur « vivante », finalement, en espérant que cette place des femmes dans le processus de production soit sensible dans le texte et par le choix des photographies. Ainsi le livre s'ouvre-t-il sur les « friteuses » de sardines de Loctudy en 1906.



Voir aussi : [« Un autre Eden », un roman écrit à vélo pour retrouver le fils perdu](#)

Oui, car, vous l'avez voulue telle, c'est aussi une histoire sensible...

Bernard Chambaz Oui, c'est fondamentalement, en effet, une histoire sensible. C'est ce que, a priori, je suis plutôt capable d'entreprendre. J'ai été professeur d'histoire mais je ne suis pas historien au sens où je ne suis plus un chercheur en histoire ou un spécialiste de la question. Encore moins un chercheur en histoire sociale, même si je me reconnais tout à fait dans cette école qui aborde, avec Maurice Agulhon, l'histoire politique et sociale du côté des sensibilités. Dans ce livre, j'ai fondamentalement fait le commentaire assez détaillé de 120 photos que j'ai choisies ; d'autre part, j'ai écrit quelques pages d'introduction pour chacun des chapitres. L'idée d'une histoire sensible me va très bien. J'aborde cette histoire moins en historien qu'en écrivain et, plus précisément, en écrivain dont le métier a été celui historien.

“ Je pense que, dans ma vie, j'ai rencontré davantage d'ouvriers que Zola n'en aura rencontrés. En ce sens, j'ai moins de mérite que lui pour en saisir les qualités.

Il y a eu des écrivains qui ont été percutés par le phénomène ouvrier. Que pensez-vous de la démarche de Zola, par exemple, en tant qu'il s'est attaché à souligner le mouvement de reconnaissance de soi de la classe ouvrière ?

Bernard Chambaz Zola a été génial, si l'on veut, comme romancier, dans la manière dont il a fait de la classe ouvrière un sujet. Pas seulement l'objet de certains de ses livres, mais le sujet vivant et romanesque de ses livres, avec des dynasties et des personnages remarquables. À l'époque – *Germinal* date de 1885 –, c'était quelque chose d'extrêmement original et, franchement, ça le reste. Je ne crois pas qu'il y ait eu beaucoup d'équivalent. Dans un autre registre, aux États-Unis, vingt ans plus tard, Upton Sinclair publie *la Jungle*, ce grand roman sur les abattoirs et les ouvriers dans les abattoirs de Chicago. Au début du XXI^e siècle, ma démarche n'est évidemment pas comparable. Cela dit, ce qui me frappe chez Zola, c'est cette empathie pour la classe ouvrière.

Je ne suis pas un spécialiste de Zola, mais je pense que, dans ma vie, j'ai rencontré davantage d'ouvriers que Zola n'en aura rencontrés. Par ma pratique politique pendant longtemps, ou par la pratique sportive. En ce sens, j'ai moins de mérite que Zola pour en saisir les qualités. Ce sont des qualités qui sautent aux yeux. Au-delà, mon intention a été de restituer la fierté ouvrière. Évidemment, il ne faut pas l'oublier, j'ai aussi voulu saisir la part ouvrière en chacun d'entre nous. Quand je dis la part ouvrière, ce n'est pas le côté bricoleur mais c'est le fait que notre être est constitué aussi de tous ces fragments de cette mosaïque sociale dans laquelle le monde ouvrier tient une place importante; sinon essentielle. Côté littérature, il y a aussi pour moi, vous l'avez évoqué, Jack London. Le Jack London du *Peuple de l'abîme*, qui plonge dans les quartiers populaires et ouvriers de l'East End de Londres au début du siècle.

“ J'ai quand même fouillé dans des cartons d'archives des heures et des heures pour arriver à ces 120 photos.

Vous l'avez indiqué, votre ouvrage est composé de très nombreuses photographies. Quelles sont celles qui vous ont marqué plus particulièrement ?

Bernard Chambaz Pour revenir à la dimension « sensible » que vous évoquiez tout à l'heure, c'est drôle, parce que sensible, cela revoie aussi à la pellicule. Les deux vont bien ensemble. Il y a beaucoup de photographies de mon livre qui m'ont touchées plus fortement que les autres. La plupart ne sont pas attachées à un nom de photographe très connu. Il y en a quelques-unes d'Édouard Boubat ou de Jean-Philippe Charbonnier, mais ce ne sont pas les plus nombreuses. Le choix que j'en ai fait relevait pour une part du sentiment que j'avais de la nécessité de telle ou telle photo pour équilibrer l'ensemble. J'ai quand même fouillé dans des cartons d'archives des heures et des heures pour arriver à ces 120 photos, mais c'est vrai que le choix se faisait, pour une part, sur l'émotion, pour une autre part, sur leur qualité esthétique. Et, bien sûr, ce choix a l'ambition de donner à voir la diversité du champ des activités ouvrières et des lieux où elles se tiennent.

À brûle-pourpoint, une des premières que j'indiquerai, ce sont des femmes qui sont à l'usine de pêcheries à Loctudy. Elle m'a beaucoup touché. Elle m'a paru évidente. Il faut les voir. Elles travaillaient l'été jusqu'à seize heures par jour, quand le patron de la conserverie avait besoin de leur travail, et demeuraient sans emploi, ni salaire, l'hiver. On perçoit à la fois, dans leur tenue et dans leur façon de regarder ou de ne pas regarder l'objectif de l'appareil photographique, une forme de dignité au travail et une façon d'être admirable.

Après, il y a cette photo que j'ai choisie pour illustrer le Front populaire que j'aime énormément. Je ne la connaissais pas. Elle est peu connue. Ce sont des hommes qui font la ronde en dansant sur un chantier. Sur la photo, ils sont pris en plongée et puis, de l'autre côté de la rue, il y a un certain nombre de personnes qui les regardent. C'est une photo dans laquelle il y a beaucoup de mouvements et qui dit beaucoup sur le Front populaire, une forme de joie à la fois forte et innocente. Dans un autre registre, il y a cette photo de mineurs polonais qui sont chassés de la mine en 1934. C'est l'inverse. C'est une photo très resserrée où l'on voit quelques-uns des 77 mineurs et leurs familles expulsés par train spécial pour ce crime : avoir refusé de remonter de la fosse pour fait de grève. Et sur cette photographie, on reste hanté par un petit garçon qui nous regarde droit dans les yeux et par la bouilloire que sa mère tient à la main. Elle a quelque chose de poignant.

“On a beau dire, l'énergie est par principe du côté de la jeunesse et c'est, quoi qu'il en soit, sa chance.

Après, il y en a deux que j'aime beaucoup par le parallèle et le contraste : côte à côte, sur une double page, ce sont des mineurs aux douches, en Angleterre. D'un côté, on a un vieil homme qui sort de la douche assez fatigué et défait par le travail, et c'est assez bouleversant ; de l'autre côté, on a quatre jeunes gens qui ont peut-être 30 ans et qui sont rigolards. C'est aussi bien la douche prise à la sortie du boulot que la douche après un match de football. Ce qu'il y a de vivant, justement, c'est qu'il y a une forme de détresse de la vie d'un côté et, de l'autre, la puissance et l'énergie. On a beau dire, l'énergie est par principe du côté de la jeunesse et c'est, quoi qu'il en soit, sa chance.

Enfin, mais on n'en finirait pas – toutes ces photographies me reviennent à l'esprit –, il y a encore ces noces d'or des mineurs fêtées en 1948, où il y a sept couples assis dans des autos tamponneuses où ils ont l'air si tristes. Et celle-là, elle me serre le cœur.

Une de vos dernières photographies représente un ouvrier au travail avec un masque. Pourquoi l'avoir choisie ?

Bernard Chambaz C'est l'avant-dernière. La dernière du livre, j'ai tenu à ce qu'elle reste la dernière pour sa qualité esthétique, pour ce qu'elle nous disait d'un paysage industriel éternel malgré tous les bouleversements politiques et sociaux, pour l'hommage qu'elle rend à l'ouvrage magnifique de [Denis Roche](#), *le Boîtier de mélancolie*.

La plus récente et l'avant-dernière nous montre donc un ouvrier sur une machine avec un masque. Quand je l'ai intégrée, tous les documents avaient été choisis, tous les textes avaient été écrits. Mais j'ai tenu à la présenter dans la mesure où une des choses qui m'ont frappé pendant l'épidémie de Covid-19, ce printemps, c'est que beaucoup d'observateurs se sont aperçus que la classe ouvrière existait encore. C'est comme s'il y avait eu, au moins à la marge, une prise de conscience de la permanence de l'existence des ouvriers comme classe et comme travailleurs dans notre monde.

“Ce sont des mécanismes largement similaires dans le cours du XX^e siècle et aujourd'hui au XXI^e siècle. Le pseudo-« monde d'après » ressemble au « monde d'avant ».

Pouvez-vous nous expliquer la logique que vous avez suivie pour les premiers chapitres de votre livre ?

Bernard Chambaz Commenant en 1900, il me fallait éviter un trop grand morcellement. En définissant une première période allant de 1900 à 1919, c'est-à-dire le début du siècle au sens

propre et le début de ce que l'on appellera « le court XX^e siècle », englobant la guerre elle-même, il me semblait mieux voir comment les années d'avant guerre conduisent à la guerre. Pour un deuxième chapitre, l'entre-deux-guerres semblait assez logique du point de vue de l'histoire sociale et de l'histoire politique qui sont intimement liées. Cela permet aussi d'englober un certain nombre de progrès, peut-être moins perceptibles dans les photos que dans l'introduction brève que j'ai essayé de faire. On note les progrès sociaux en Angleterre et en France, notamment autour du Front populaire et, en même temps, les affrontements sociaux de cette période.

Ce qui m'a frappé pendant ce travail que j'ai réalisé pendant la bataille sur les retraites de 2019, c'est la similitude et la parenté du discours de la classe dirigeante et du patronat contre le mouvement ouvrier. C'est assez incroyable, ou pas, de voir que ce sont les mêmes arguments qui prévalent et que ce sont des mécanismes largement similaires dans le cours du XX^e siècle et aujourd'hui au XXI^e siècle. C'est une façon aussi de montrer que le pseudo-« monde d'après » ressemble au « monde d'avant ». C'est toujours la même chose, d'ailleurs. On le voit aujourd'hui, le discours du président du Medef à la fin de ce mois d'août, qui demande que les ouvriers travaillent davantage. C'est toujours la même chanson. On le voit encore avec cette méconnaissance profonde du monde ouvrier par le président de la République, ce dédain symbolisé par le fameux « *pognon de dingue* », plus fort que lui.

“ Il y a un mot dans le vocabulaire français que je n'aime pas qui est le mot « sociétal », tout ce que recouvre ce mot.

Dans un dernier chapitre, vous vous interrogez sur une classe ouvrière « en voie de disparition ». Or, la classe ouvrière, à l'échelle mondiale n'a jamais été aussi massive. N'est-ce pas un enjeu fondamental qu'elle reprenne aujourd'hui conscience de soi et de sa force ?

Bernard Chambaz Dans ce livre, j'ai fait le constat que la classe ouvrière n'avait pas disparu et je fais le pari, intellectuel, qu'elle ne disparaîtra pas. Toutefois, il me semble évident que notre monde glisse vers de nouvelles formes de travail, de culture et de manifestation. Et je ne crois pas que la crise actuelle me démente. Oui, je suis d'accord, c'est un enjeu important, en effet. Après, dans nos sociétés, c'est un constat, il y a eu un effacement, une dilution et une atomisation à la fois de la classe ouvrière, du monde ouvrier et de sa conscience de soi. Logiquement, puisque la conscience de soi est aussi et fondamentalement le reflet du réel. La modification du réel ne peut pas ne pas entraîner une modification du rapport à la conscience de soi. Cela dit, je crois qu'il y a aussi toute la question des modèles sociaux. Il y a un mot dans le vocabulaire français que je n'aime pas qui est le mot « sociétal », tout ce que recouvre ce mot. Mais son articulation avec le social est aujourd'hui une donnée essentielle.

Le développement des réseaux sociaux et, avant, le développement de toutes les technologies de la communication ne peuvent pas non plus ne pas influencer sur ce que nous appelons, vous et moi, la conscience ouvrière, ainsi que sur la manière dont le monde ouvrier peut se reconnaître. Dans quoi peut-il se reconnaître ? Il peut se reconnaître dans des luttes. Il peut se reconnaître dans des objectifs. Quels objectifs ? Quelles projections ? C'est forcément quelque chose d'encore vague. Pour avoir une intelligence plus aiguë, c'est certainement le rôle des syndicats que de donner du grain à moudre afin que cette conscience de soi ouvrière qui est en continuelle évolution se redéfinisse. Et je repense à cette vieille question de Marrou, un grand historien spécialiste de

l'Antiquité, qui se demandait, au début de ce qu'on a nommé les Trente Glorieuses, si le XX^e siècle réaliserait l'émancipation de la classe ouvrière. On voit bien que le temps passe vite et qu'il ne passe pas.